

APERÇU

N° 182.

SUR

LES PHENOMENES ET LES MALADIES

QUE PRODUIT LA PREMIÈRE APPARITION DES RÈGLES ;

THÈSE

*Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris,
le 17 juillet 1819, pour obtenir le grade de Docteur en
médecine,*

PAR THOMAS CHARBONNIER, de Meulan,

Département de Seine-et-Oise.

Uterus sexcentarum ærumnarum causa.

Epist. DEMOCRIT. ad HIPPOCR.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 15.

1819.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

	M. LEROUX, Doyen.
	M. BOURDIER.
	M. BOYER.
	M. CHAUSSIER.
	M. CORVISART.
	M. DEYEUX, <i>Examineur.</i>
	M. DUBOIS, <i>Examineur.</i>
	M. HALLÉ.
	M. LALLEMENT.
	M. PELLETAN, <i>Examineur.</i>
	M. PERCY, <i>Examineur.</i>
	M. PINEL, <i>Examineur.</i>
<i>Professeurs.</i>	M. RICHARD.
	M. THILLAYE, <i>Président.</i>
	M. DES GENETTES.
	M. DUMERIL.
	M. DE JUSSIEU.
	M. RICHERAND.
	M. VAUQUELIN.
	M. DESORMEAUX.
	M. DUPUYTREN.
	M. MOREAU.
	M. ROYER-COLLARD.
	M. BÉCLARD.
	M. MARJOLIN.
	M. ORFILA.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions énoncées dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE

D'UN PÈRE CHÉRI.

*Nunquàm ego te, vitâ pater amabilior,
Aspiciam. at certè semper amabo.*

CATUL.

A MA MÈRE.

Hommage de respect, de reconnaissance et d'amour filial.

T. CHARBONNIER.

APERÇU

SUR

LES PHÉNOMÈNES ET LES MALADIES

QUE PRODUIT LA PREMIÈRE APPARITION DES RÈGLES.

LA différence des sexes en établit d'autres dans toutes les espèces d'animaux, qui font aisément distinguer le mâle d'avec la femelle; mais aucune n'en offre de plus remarquable que celles qui existent entre l'homme et la femme : outre les modifications que présente l'extérieur de cette dernière, la matrice en imprime mille autres sur l'ensemble de son organisation, relatives à ses goûts, ses habitudes, ses passions et son état de maladie; c'est un foyer de sensibilité qui modifie toutes ses passions, et qui fit dire à VANHELMONT : *Propter solum uterum, mulier est id quod est.*

Pendant les premières années de la vie, l'homme et la femme ne paraissent différer l'un de l'autre que par les organes de la génération; assujettis aux mêmes fonctions, ils semblent avoir les mêmes goûts, les mêmes besoins : cependant il existe une différence primordiale dans l'organisation de chacun d'eux; déjà la femme a une sensibilité plus grande, plus de finesse dans l'esprit, plus de légèreté

dans ses mouvemens, et mille autres nuances qui s'étendent à toutes ses parties. Ces modifications sont, il est vrai, peu sensibles pour le vulgaire; mais elles n'échappent point à l'œil observateur du philosophe. Qu'on les compare, dit *Rousseau* : « Le petit garçon paraît « lourd, étourdi, bête même, auprès de la petite fille. » Dans l'un et l'autre les organes de la génération sont dans un sommeil profond jusqu'au moment de la puberté : cependant l'enfance se passe, et bientôt des traits bien prononcés, tant au physique qu'au moral, vont les différencier pour jamais.

La femme parvient la première à la puberté, sans qu'on puisse en démontrer la cause; on a voulu la faire dépendre de la petitesse et de la faiblesse des organes, qui doivent avoir acquis plutôt leur entier développement : la vive sensibilité dont elle est douée paraît une raison plus plausible. Des signes communs aux deux sexes annoncent cette époque; ils ressentent un engourdissement aux aines, des lassitudes, un malaise, une langueur générale, des céphalalgies passagères plus ou moins douloureuses, une sensation agréable, vive, un prurit jusqu'alors inconnu se manifeste aux parties sexuelles; il s'y élève une quantité de proéminences blanchâtres qui renferment le germe des productions qui vont ombrager ces parties; le son de la voix devient rauque, inégal. Ce changement est très-sensible chez les garçons, et moins chez les filles, dont la voix est naturellement plus douce.

Avant la puberté, la femme est comme une tendre fleur qui n'attend plus qu'un léger souffle du zéphyr pour s'épanouir. Aussitôt que ce moment approche, les seins, ornement de la beauté, se développent et acquièrent une forme hémisphérique; sa taille, par un mouvement rapide, prend un accroissement considérable; le bassin augmente de diamètre; la matrice acquiert en peu de temps les dimensions qu'elle conservera toute la vie. Une secousse générale est imprimée au tissu cellulaire, qui s'arrange et se modifie dans toutes les parties du corps, remplit les interstices des muscles et les intervalles des os, arrondit et dessine voluptueusement ces formes molles

qu'on admire dans la Vénus de Médicis. Cette époque est , sans contredit, le triomphe de la vie de la femme; c'est alors que ses grâces et ses charmes se montrent dans toute leur splendeur, même pour celles que la nature priva de la beauté : l'instant de la nubilité est toujours favorable; l'expansion, la grâce piquante que la puberté donne à la physionomie et à toute sa personne, tient lieu des traits réguliers. Ce genre de beauté est très-bien exprimé par ce vers de la Chaussée :

A quinze ans on est du moins jolie.

Si l'on observe de grands changemens au physique; il ne s'en opère pas de moins grands au moral. « Alors, dit *Roussel*, tout s'anime dans la femme; ses yeux, auparavant muets, acquièrent de l'éclat et de l'expression; tout ce que les grâces légères ont de naïf et de piquant, tout ce que la jeunesse a de fraîcheur brille dans sa personne. De ce nouvel état résulte dans la jeune fille une surabondance de vie qui cherche à se répandre et à se communiquer; elle est avertie de ce besoin par de tendres inquiétudes et par des élans qui ne sont que la voix tyrannique et douce de la volupté: pour intéresser toute la nature à sa situation, elle semble appeler tous les plaisirs à son secours; alors tout s'empresse, tout vole au-devant de la beauté pour la servir et briguer le bonheur de recevoir des chaînes. » (Syst. phys. et mor. de la femme.) La jeune fille est agitée d'une inquiétude dont elle ignore la cause; une teinte de mélancolie est répandue sur tous ses traits; elle a des desirs sans savoir quel en est l'objet; son âme demande à s'épancher dans le sein de l'amitié, mais sa langue refuse d'exprimer le trouble qui l'agite; on la voit chercher la solitude, la préférer aux plaisirs; et comme le dit l'abbé Delille :

Sauvage et se cachant à la foule indiscrete,
Le demi-jour suffit à sa sombre retraite.
De loin avec plaisir elle écoute les vents,
Le murmure des mers, la chute des torrens.
C'est un bois qui lui plaît, c'est un désert qu'elle aime:
Son cœur plus recueilli jouit mieux de lui-même.

La nature un peu triste est plus douce à son œil ;
 Elle semble en secret compatir à son deuil.

.....

Pensive et sur sa main laissant tomber sa tête,
 Un tendre souvenir est sa plus douce fête.

Un dernier phénomène, le seul presque sensible aux yeux du vulgaire, se joint à tous ceux-ci, et caractérise principalement la puberté de la jeune fille ; c'est l'écoulement du sang par la vulve, connu sous les noms de *menstruation*, de *flux périodique menstruel*, de *règles*, *mois*, *lunes*, *ordinaires*, *purgations*, etc. ; dénominations qui rappellent la régularité des retours auxquels cette fonction est assujettie, en même temps qu'elle marque l'intervalle qui sépare ces évacuations entre elles.

Les symptômes qui annoncent l'écoulement menstruel sont locaux et généraux ; les premiers sont une démangeaison plus agréable qu'incommode qu'éprouvent les jeunes personnes. Les phénomènes généraux sont, une lassitude inusitée, des bouffées de chaleur à la tête, la couleur de la figure change plusieurs fois dans la journée, le sommeil est troublé, interrompu ; elles ont des vertiges, des douleurs de tête, des palpitations ; quelques-unes perdent l'appétit, ont des nausées, éprouvent la constipation ou la diarrhée ; presque toutes ressentent une tension incommode dans les lombes, sur le sacrum, à l'épigastre. A la suite de ces symptômes, qui ne se manifestent pas tous avec la même intensité chez le même individu, car il est certaines femmes pour qui cette époque n'est nullement pénible, il commence à se faire un suintement séreux par les parties génitales ; quelques gouttes de sang viennent ensuite, l'évacuation complète a lieu, et tout rentre dans le calme. Les mêmes symptômes, plus ou moins mitigés, se renouvellent au bout de trente ou quarante jours : plus tôt ou plus tard ; peu à peu les périodes se régularisent, reviennent tous les vingt-cinq ou trente jours, et durent ainsi tout le temps de la fécondité de la femme.

Diverses causes peuvent influencer sur la première apparition,

ainsi que sur la quantité, la durée et la fréquence du flux menstruel. L'époque où les règles paraissent pour la première fois n'est pas la même chez toutes les femmes; une infinité de circonstances peuvent l'accélérer ou la retarder; elle varie suivant le climat sous lequel on vit, la constitution de l'individu et son genre de vie. *Hippocrate* avait bien reconnu l'influence du climat sur la première menstruation (*de aëre locis et aquis*). Dans les pays chauds, particulièrement sous la zone torride, les femmes sont réglées à six, huit ans, et peuvent devenir mères à ces âges. Mahomet épousa Cadisja à cinq ans, et l'admit dans sa couche à huit. (*Prideaux*, Vie de Mah.) Les relations des voyageurs et les livres des physiologistes contiennent encore des faits bien plus surprenans; mais en les considérant attentivement, au lieu de les regarder comme naturels, on devrait les classer dans les affections morbifiques. Aux Maldives, les filles sont ordinairement mariées lorsqu'elles atteignent leur huitième année, parce qu'on croirait commettre un crime en les laissant dans le célibat quand elles sont nubiles. (Voyag. de *François Pirard*.) En Espagne, en Italie, les femmes sont nubiles à douze ans; c'est pour cela que le droit romain permettait de marier les filles à cet âge. En France, en Allemagne, en Suisse, en Angleterre, c'est ordinairement entre douze et quinze ans, à moins que des excitations particulières ou le genre de vie n'accélère cette époque. Plus on avance vers le nord, plus on trouve la puberté retardée de quelques années.

Cependant ce serait se tromper que d'attribuer exclusivement ces variétés à l'influence des pays chauds; car il arrive la même chose dans les régions situées sous les poles. Les Samoïèdes, qui occupent la partie de la Russie la plus froide, au Kamtchatka, en Laponie et autres lieux continuellement couverts de glaces, les filles y sont menstruées à neuf ou dix ans. La nature semble avoir, dans les climats très-chauds et très-froids, favorisé les hommes en accélérant le pouvoir de se reproduire; mais ils ne jouissent pas longtemps de cette faculté; car, pour l'ordinaire ils cessent d'être propres à la génération avant trente ans.

La constitution individuelle influe aussi sur l'apparition des règles ; elles sont précoces chez les filles douées d'un tempérament sanguin, nerveux, mélancolique, qui ont des passions ardentes ; au contraire, celles qui sont faibles, cacochymes, sont réglées plus tard, et d'une manière difficile.

Si le climat et la constitution de l'individu sont varier la première apparition des règles, l'éducation et le genre de vie n'influe pas moins que ces derniers.

Casta et pudica educatio, et à virorum consortio aliena, remorari menses assolet. (Mercatus lib. 1, *Com. mul. affec.*) Les femmes des villes, celles qui languissent sur un tendre duvet, faisant usage de mets épicés, de liqueurs spiritueuses ; celles qui fréquentent les bals, les spectacles, où l'amour est présenté sous ces formes attrayantes qui excitent la curiosité et les désirs, sont plus tôt réglées que les femmes de la campagne, qui mènent une vie simple et frugale. L'action de la chaleur, appliquée immédiatement sur les parties génitales, la lecture des romans, des poésies érotiques, la contemplation de tableaux voluptueux, une imagination tendre et passionnée, des excitations lascives, les jouissances et les passions prématurées, peuvent hâter le moment des règles, faire épanouir plus promptement les fleurs de l'amour et de la beauté ; mais ces fleurs se fanent bientôt, et à leur éclat éphémère succèdent les rides hideuses d'une vieillesse douloureuse et prématurée.

La durée du flux menstruel n'est pas fixe et invariable : chez quelques femmes, les règles coulent seulement pendant deux jours ; chez d'autres pendant trois ou quatre ; il y en a chez qui elles ont lieu pendant sept à huit. Lorsque cet écoulement passe ce terme, il appartient souvent à un état pathologique. Dans les pays froids, tels que la Laponie, les femmes ne sont réglées que deux ou trois fois l'année.

Il est impossible d'évaluer exactement la quantité de sang que les femmes perdent à chaque menstruation : aussi *Hoffmann*, sans se

livrer à des recherches inutiles , se contente de dire : « *Sanguinis qui ejicitur singulis mensibus exactiùs determinari nequit.* » (*De Phil. corp. hum.*) Hippocrate l'évaluait à une quantité équivalant à vingt onces (*de Morb. mul. lib. 1.*) ; Dehaen , depuis quatre jusqu'à dix (*Ratio med. p. 204*) ; Astruc , depuis huit jusqu'à seize. (*Mal. des fem. t. 1, p. 22.*) Roussel en porte l'évaluation de seize à dix-huit (*Syst. phys. et mor. de la fem.*) ; Beaudelocque et Alphonse Leroy à quatre. M. Richerand l'évalue de trois onces à une livre. (*Nouv. élém. de phys.*) On voit d'après cela combien le sentiment des auteurs varie à ce sujet. On ne doit pas s'en étonner ; et ce résultat devait nécessairement avoir lieu , puisqu'ils cherchaient à apprécier un effet soumis à tant d'influences variées. Les femmes d'un tempérament nerveux , mélancolique , bilieux , sont , en général , réglées plus abondamment que les femmes robustes , grasses. Les personnes voluptueuses , qui abusent des plaisirs de l'amour , qui réveillent leur imagination par de images obscènes , des chansons passionnées , sont réglées bien plus abondamment que les phlegmatiques. Les filles publiques , qui s'abandonnent à toute espèce de dérèglement , ont presque toutes une menstruation longue et douloureuse.

Quoique le retour de cet écoulement soit ordinairement périodique , il offre cependant quelques irrégularités , qui se remarquent surtout aux deux époques extrêmes de la menstruation , c'est-à-dire , à l'époque de leur première apparition et à celle de leur cessation. Beaucoup d'autres circonstances dépendantes de la manière de vivre influent sur cette irrégularité. Ainsi on observe que la menstruation est moins régulière chez les femmes qui habitent les grandes villes , souvent trop prodigues dans plusieurs genres de plaisir , et surtout dans celui de l'amour , que chez les villageoises , qui méconnaissent moins souvent les droits de la nature : aussi n'est-il pas rare de voir parmi les premières des femmes qui ont leurs règles tous les dix-huit, vingt, vingt-cinq jours , et même deux fois par mois ; chez quelques-unes , cet écoulement ne suit aucune marche régulière , arrive fréquemment , et plus ou moins , dans un espace de

temps déterminé , sans que leur santé en soit d'abord sensiblement altérée ; mais , par la suite , c'est chez elles que l'on rencontre fréquemment la stérilité et toutes les affections organiques de l'utérus , qui les rendent victimes de leur imprudence.

Les règles sont-elles une fonction naturelle ou une maladie ? L'élégant auteur du *Système physique et moral de la femme* regarde les règles comme un besoin factice enfanté par la mollesse et l'intempérance , et transmis ainsi de génération en génération. Le docteur *Aubert* , dans une dissertation inaugurale présentée à la Faculté de médecine de Paris , fait dépendre la menstruation de ce qu'on ne satisfait pas aux premiers désirs érotiques que ressentent les jeunes filles : l'expérience prouve le contraire. Les filles qui se livrent aux plaisirs de l'amour avant le temps fixé par la nature , loin de se garantir de la menstruation , sont exposées à en avoir une plus précoce et plus orageuse. Comment douter d'un phénomène qui est évidemment nécessaire au but de la nature ? phénomène constaté dès la plus haute antiquité : *Hippocrate* parle de cette évacuation chez les Scythes (*de aëre , locis et aquis* , par. 104) ; Linné , chez les Lapons. L'Écriture sainte nous apprend aussi que Rachel , ayant emporté les idoles de son père Laban , les cacha sous une litière de chameaux , et s'assit dessus. Celui-ci entrant dans sa tente , elle s'excusa de ce qu'elle ne se levait pas pour lui rendre ses devoirs , prétextant se trouver dans un temps critique. (*Genèse* , chap. 31 , vers. 25.) Quelques voyageurs avaient , dit-on , trouvé des peuplades de sauvages où les femmes n'étaient point réglées. Les relations des premiers voyageurs dans le Brésil , le Groenland , et chez les Samoïèdes , ont été démenties par des observations plus exactes , et on ne peut plus douter que les femmes de ces contrées ne soient soumises à la loi commune.

Non-seulement les femmes y sont sujettes ; mais encore les femelles des animaux , dans le temps du rut , versent une sérosité odorante , épaisse , et quelquefois sanguinolente. Il faudrait donc admettre que les animaux ont aussi dégénéré , puisque plusieurs espèces de

singes nous présentent ces phénomènes de la même manière que les femmes. Le singe appelé *cynocéphale* dut en partie à cette disposition le culte que les Égyptiens lui rendirent. Ces peuples s'étant aperçus que la menstruation, durant laquelle cet animal paraissait triste, abattu, suivait une périodicité analogue aux phases de la lune, ils imaginèrent qu'il existait entre cet animal et l'astre lunaire une relation particulière.

Dans les temps où l'esprit, détourné des routes de la vérité, faisait consister la médecine essentiellement en explications, en théories, le phénomène de la menstruation et de sa périodicité dut nécessairement fournir un champ vaste aux imaginations fécondes. On a vu tour à tour dominer le système de l'influence lunaire, opinion qui remonte à *Aristote*; puis les hypothèses des fermens, les savantes théories des mécaniciens, basées sur la disposition favorable de la matrice chez la femme. Une théorie qui a le plus dominé, est celle de la pléthore, admise par *Galien*, et défendue avec ardeur par ses sectateurs. Il serait hors de propos de chercher à combattre cette opinion par des raisonnemens, puisque la moindre observation suffit. En effet, on voit tous les jours des femmes d'une constitution très-délicate et très-faible être très-abondamment menstruées, tandis que les femmes qui ont beaucoup d'embonpoint le sont fort peu.

Quant à la périodicité du flux menstruel, *Aristote* regardait encore la lune comme cause de ce retour périodique, et croyait, j'ignore sur quel fondement, que toutes les femmes étaient réglées vers le déclin de la lune. Il en est, à la vérité, chez qui les retours des règles coïncident avec les phases lunaires; mais il s'en faut de beaucoup que cette coïncidence soit générale. J'ai vérifié plusieurs fois que la même personne peut avoir ses règles, tantôt dans la nouvelle, tantôt dans la pleine lune. Suivant cette hypothèse, toutes les femmes du même âge seraient réglées en même temps: or, c'est contre l'expérience, qui prouve tous les jours la fausseté de ce vicil adage:

Luna vetus vetulas, juvenes luna nova repurgat.

Je crois , sans chercher à commenter toutes les opinions émises à ce sujet , qu'il est beaucoup plus simple de regarder la menstruation comme une fonction inhérente à la constitution de la femme , et les phénomènes qui en émanent comme une suite des lois physiologiques qui président aux autres fonctions de l'économie animale.

Une question plus importante , et qui a de même été débattue par les auteurs , c'est de savoir quels sont les organes par lesquels s'échappe le sang menstruel. On a cru long-temps qu'il se faisait une certaine rupture dans les vaisseaux de la matrice et du vagin , et que par ces déchirures sortait le sang des règles : les idées saines de la physiologie moderne ne souffrent plus une semblable explication , d'ailleurs réfutée par l'examen des organes génitaux des femmes mortes ayant leurs règles. Que voit-on , en effet , dans ce cas ? la face interne de la matrice épaisse , injectée ; la pression exercée dessus fait sortir de tous ces points une infinité de gouttelettes de sang. On n'aperçoit aucune trace de déchirure , aucune solution de continuité quelconque. Quand on jette un regard sur tous les symptômes qui précèdent , accompagnent et suivent l'époque des règles , il est impossible de ne pas rapporter l'écoulement menstruel à une véritable exhalation sanguine artérielle qui se fait à l'intérieur de l'utérus.

Il n'est point de fables absurdes qui n'aient été débitées sur les prétendues qualités du sang menstruel. Dès l'antiquité la plus reculée on lui attribuait des qualités vénéneuses. On lit dans le Lévitique (cap. 20 , vers. 18) : *Qui coierit cum muliere in fluxu menstruo , et revelaverit turpitudinem ejus , ipsaque aperuerit fontem sanguinis sui , interficiuntur ambo de medio populi sui.*

La même loi défendait aux Hébreux d'approcher de leurs femmes avant le quatrième jour , et après qu'elles se seraient purifiées : de là l'origine de la Purification et de quelques autres rites religieux que le temps a consacrés , mais qui étaient liés chez les peuples où ils prirent naissance à des vues d'utilité et d'hygiène publiques. C'est bien ce qui démontre le grand génie du législateur des Hébreux , qui

sut ramener, par des préjugés religieux, à des idées de propreté nécessaires au climat dans lequel il vivait, un peuple enclin à toute espèce de débauches.

Les peuples sauvages ont les mêmes idées. *Pallas* dit que les femmes samoïèdes et ostiaques sont obligées, pendant la durée de leurs règles, de se tenir à l'écart. (Voyag. dans la Russie sept.)

Le Vaillant rapporte qu'aussitôt qu'une fille ou femme namaquoise s'aperçoit qu'elle est réglée, elle quitte la hutte de ses parens ou de son mari, se retire à quelque distance de la horde, pour n'avoir aucune communication avec eux. (Voyages dans l'intérieur de l'Afrique.)

Il paraît qu'*Hippocrate* ne partageait point ces idées : *Procedit autem sanguis velut à victimâ, et citò congelatur, si sana fuerit mulier.* (De morb. mulier., lib. 1.)

On voit combien cette sentence est juste : le sang menstruel, dans une femme bien portante et bien conformée, est rouge, vermeil; tout porterait à le confondre avec le sang artériel. Cependant M. le professeur *Chaussier* a observé qu'il en différait, sous le rapport essentiel qu'il n'avait pas comme lui la propriété de se coaguler. Mais dans une femme d'une constitution cachectique, dont la conformation des parties génitales est vicieuse, chez laquelle le sang ne coule pas aisément, il se forme un caillot dans l'utérus, le sang séjourne plus ou moins long-temps dans la cavité de cet organe ou dans le vagin, et alors contracte une odeur forte quelquefois insupportable, plus fétide même que la putréfaction, et peut-être capable d'une partie des effets surprenans que le vulgaire et même des hommes d'un grand poids lui ont attribués.

Les maladies auxquelles sont sujettes les femmes lors de la première menstruation peuvent être rapportées à trois chefs principaux : celles qui la précèdent, qui l'accompagnent, et qui la suivent. Les premières sont les plus redoutables : on observe des affections morales tristes, différentes affections de l'estomac, le pica, le malacia, des vertiges, du délire, des convulsions, des spasmes, des coliques,

des palpitations ; viennent ensuite les phlegmasies de toute espèce , des métastases fâcheuses , les hémorrhagies irrégulières , qui suppléent quelquefois à la vraie menstruation. La jeune fille est-elle d'un tempérament sanguin , pléthorique , l'excitation des parties génitales est-elle portée trop loin , on a à craindre l'hystérie , l'érotomanie. Si la nature persiste dans cet état de souffrance , si les organes de la génération ne livrent point au sang un libre passage , la jeune fille , après avoir éprouvé quelques-uns , et d'autres fois tous les symptômes exposés plus haut , tombe dans un état de langueur. A ce teint vermeil succède une pâleur jaune , les yeux deviennent languissans , l'appétit disparaît ; enfin tous les symptômes de la chlorose se manifestent.

Les maladies qui accompagnent la menstruation sont ordinairement peu graves : quelques coliques , des céphalalgies , des douleurs gravatives dans les lombes. Mais à peine la menstruation a-t-elle cessé , que tous ces accidens disparaissent.

Celles qui la suivent sont bien plus graves , et dépendent presque toujours de la suppression complète de la menstruation , ou d'un dérangement dans son retour périodique. Les causes les plus fréquentes de cette suppression sont , l'immersion des pieds ou des mains dans l'eau froide , la frayeur subite , un accès de colère , de grands chagrins , une joie occasionnée par une cause inattendue , en un mot , toutes les passions violentes. Quelquefois les suites de la suppression se bornent à l'utérus ; mais le plus souvent on observe des métastases fâcheuses qui étendent leurs ravages à toute l'économie , et mettent toutes les fonctions dans un état de langueur.

Une cause mécanique s'oppose quelquefois à l'écoulement des menstrues. On a souvent observé l'imperforation du vagin , soit que ce vice de conformation soit de naissance ou dépende de quelque accident arrivé après , tels que des ulcères mal pansés , ou des pustules survenues dans une petite vérole , dont la cicatrice aurait collé ensemble les grandes lèvres. Les symptômes qui annoncent ce vice de conformation sont les suivans : la jeune fille , malgré la rétention des mens-

trues, conserve sa fraîcheur ; il survient des douleurs dans la région hypogastrique, qui se renouvellent vers l'époque des règles, des nausées, des vomissemens ; les mamelles, sympathiquement excitées, se développent. Lorsque l'accumulation du liquide est considérable, et qu'il ne se fraie pas une route artificielle, comme on en a mille exemples, tous les phénomènes de la grossesse se manifestent, et l'on a vu des filles très-chastes soupçonnées d'inconduite. Lorsqu'on est appelé en pareil cas, il suffit de fendre la membrane, ou de séparer les nymphes, dont la réunion portait obstacle à la sortie du fluide menstruel.

Nous venons de développer les phénomènes et les orages qui accompagnent la première menstruation ; il nous reste à parler des moyens de les prévenir et de les combattre lorsqu'on n'a pu les calmer. Il n'y a pas de moyen plus sûr pour les prévenir que l'observation exacte des lois de l'hygiène, cette belle partie de la science contre laquelle les plus ardens détracteurs n'ont osé lever l'arme du ridicule.

La manière dont les enfans sont logés influe beaucoup sur leur santé ; aussi faut-il y apporter des soins continuels. Des lieux bas, humides, mal aérés, recevant à peine les rayons du soleil, ne leur conviennent pas ; leur vie y devient languissante ; semblables à des plantes privées de l'action de la lumière, ils pâlissent, s'étiolent. La jeune fille fuira le séjour prolongé de ces appartemens, où l'air non renouvelé est sans cesse vicié par les exhalations que fournissent la transpiration et les substances odorantes dont les femmes font usage ; elle doit respirer un air matinal, libre, tempéré, tel que celui qu'on respire dans les champs au lever de l'aurore. Pendant son temps critique, elle évitera soigneusement de s'exposer aux vicissitudes atmosphériques, qui sont pour l'ordinaire la cause la plus fréquente de la suppression du flux menstruel.

C'est surtout dans l'habillement des jeunes filles qu'on doit apporter la plus scrupuleuse attention ; elles sacrifient tout à la mode, même leur santé, et obéissent aveuglément aux caprices de cette inconstante déesse. On bannira de leurs ajustemens ces corps de baleine

qui, bien loin de former des appas naissans, ne font que les défigurer. Les vêtemens seront larges, plus ou moins chauds, selon la saison et l'exercice que prend l'individu, mais en général peu lourds. Elles éviteront ces nudités scandaleuses qui outragent la pudeur, et sont souvent la source de mille infirmités. Qu'elles proscrivent de leur toilette ces parfums, ressource des vieilles coquettes, qui s'en servent pour de bonnes raisons. La jeune beauté n'a pas besoin d'un pareil stratagème pour captiver nos hommages. « La plus exquise senteur d'une femme, a dit Montaigne, est de ne sentir rien; ces bonnes senteurs étrangères, on a raison de les tenir pour suspectes à ceux qui s'en servent, et d'estimer qu'elles sont employées pour couvrir quelque défaut naturel. » Il en est de même de tous les cosmétiques, qui sont tous plus ou moins nuisibles. Les soins de propreté ne doivent pas être négligés par les femmes; leur constitution et leur habillement les rend d'une nécessité indispensable. On ne saurait trop s'élever contre l'usage pernicieux qu'ont les femmes de placer des vases pleins de feu sous elles : il entraîne après lui de graves inconvéniens, tels que les fleurs blanches, des suintemens sanguinolens, etc.

La nourriture des femmes doit être moins succulente que celle des hommes; faisant moins de pertes, elles ont besoin de moins réparer leurs forces. La jeune fille ne doit point faire usage de viandes trop animalisées, connues sous le nom de *viandes noires*, ni de mets fortement épicés. Un régime tiré du règne végétal, la chair des jeunes animaux, sont mieux appropriés à sa constitution. On lui interdira toutes les boissons alcooliques, le thé, le café : un vin léger coupé avec l'eau, ou cette dernière pure, est la seule boisson qui lui convienne. Enfin on évitera tout ce qui pourrait occasionner la pléthore.

A tous les âges de la vie, on ne saurait apporter trop de soins à favoriser les sécrétions, et à maintenir entre elles l'équilibre si nécessaire à la santé. On doit surtout avertir les jeunes filles des dangers qu'entraîne la suppression des menstrues. Une mère sage doit prévenir sa fille de la première apparition des règles; car j'ai vu des

jeunes personnes à qui la frayeur qu'avait occasionnée l'apparition subite du sang en fit suspendre le cours.

L'exercice, comme moyen hygiénique, est un de ceux qui doivent le plus fixer l'attention du médecin. Les anciens, pénétrés de cette vérité, faisaient de la gymnastique la base de l'éducation des deux sexes. Le repos prolongé fait languir les fonctions, tandis qu'un exercice modéré favorise une égale répartition des forces, et, ce qui est surtout de la plus haute importance, prévient cette intempérance d'idées à laquelle s'abandonnent tant de jeunes filles habituées à se repaître d'illusions et de chimères; elles se laissent entraîner hors du sentier de la vérité, et trop souvent de l'honneur.

Otia si tollas, periere Cupidinis arcus.

OVIDE.

Pour prévenir ces désordres, on leur fera faire de longues promenades de grand matin dans l'été, vers le milieu du jour dans les autres saisons. On les occupera de travaux agréables qui amusent et ne fatiguent point. La danse présente un genre d'exercice très-avantageux; je ne veux point parler de celle dont on fait un objet de luxe et de volupté, mais de ces danses dans un lieu sain et bien aéré; où règnent l'aisance et une franche gaité, où aucun piège n'est tendu à l'innocence: elle est d'autant plus avantageuse, que l'unisson des mouvemens, le rythme musical qui les excitent, en diminuent tellement la fatigue, que telle personne à peine capable de faire un quart de lieue à pied passera la nuit au bal sans se plaindre de lassitude. *Sydenham* a beaucoup vanté l'exercice du cheval: on doit cependant en user modérément; car il excite vivement les organes génitaux; c'est pour cela que cet exercice est si recherché des femmes voluptueuses.

Jamais les obligations que le doux nom de mère impose ne sont plus difficiles à remplir qu'à cette époque, où l'aurore d'une nouvelle vie commence à briller pour la jeune fille: avec quel soin ne doit-elle pas éloigner d'elle tout ce qui peut émouvoir ses sens et

ouvrir son cœur à la volupté, lui interdire la lecture des romans où l'écrivain transporte son lecteur dans le pays des chimères. *Tissot* a dit : « une fille qui lit des romans à onze ans sera une femme à vapeurs à vingt. » Il en sera de même des spectacles qui attendrissent ou émeuvent fortement le système nerveux. On ne permettra pas qu'elle s'abandonne aux charmes de la solitude et de l'oïseté, qui font naître des idées propres à fomenter le feu des passions. Les images obscènes et les tableaux voluptueux seront soigneusement éloignés de ses regards. Une trop grande application aux beaux-arts, et principalement à la musique, je veux parler de cette musique tendre et passionnée qui développe une trop grande sensibilité, ne convient point aux jeunes personnes ; la fin déplorable des trois filles de notre célèbre Grétry ne justifie-t-elle pas une semblable opinion ? Toute liaison avec des personnes d'un autre sexe lui sera interdite, j'en dirai autant de ces amitiés trop passionnées pour des compagnes du même âge. Que de chagrins se prépare une mère qui, par une fatale condescendance pour sa fille, ou pour jouir plus tôt de ses talens précoces, la prive du sommeil pour la conduire dans les bals, les sociétés, où mille exemples dangereux affichés à ses regards ne peuvent servir qu'à développer des désirs précoces ou les rendre plus impérieux ! son cœur, tendrement ému, ne peut plus résister à la voix tyrannique des sensations nouvelles qui l'assiègent, se laisse séduire : alors la jalousie, la crainte, la colère, la haine, enfin toutes les passions qui dérivent d'un amour contrarié se font sentir, et flétrissent les appas de la beauté. « Chacun sait, dit *Roussel*, qu'une bouche faite pour sourire, que des yeux tendres ou animés par la gaieté, que des bras plus jolis que redoutables, et un son de voix qui ne porte à l'âme que des impressions touchantes, ne sont pas faits pour s'allier avec les passions haineuses et violentes. » On ne saurait avoir trop d'égards pour les femmes lors de leur première menstruation et pendant sa durée ; leur caractère est facilement altérable ; elles doivent être pour ceux qui les entourent un objet de sollicitude.

Ces règles d'hygiène conviennent à toutes les jeunes filles en général ; mais , pour en faire une sage application , il faut qu'elles soient modifiées selon les tempéramens. C'est par l'observation de ces règles , et de tant d'autres dont nous avons fait l'énumération , qu'il faut s'attendre à prévenir une menstruation difficile , et se défier de ces trompeuses formules et de cette foule de médicamens décorés du titre d'*emménagogues*, auxquels quantité de femmes doivent la perte de leurs charmes et de leur santé. « Nous les avons vus , dit M. le professeur *Royer-Collard* (dans sa savante dissertation sur l'aménorrhée) ; déterminer des symptômes effrayans , des ménorrhagies funestes , des inflammations de viscères , et préparer des maladies chroniques incurables. » Ce ne sera donc qu'après avoir bien déterminé la cause de la rétention des menstrues qu'on devra avoir recours aux remèdes qui paraîtront les mieux indiqués.

Si la jeune fille est d'un tempérament sanguin , on évitera tout ce qui peut accélérer la circulation et déterminer la pléthore ; elle respirera un air pur et tempéré , et n'habitera pas les lieux secs et élevés. Ses vêtemens seront larges et peu lourds ; sa nourriture principalement tirée du règne végétal , et les assaisonnemens des acides. Les liqueurs alcooliques , le thé , le café , doivent lui être interdits. Sa boisson sera un vin léger , coupé avec de l'eau , et remplacé dans l'été par de la limonade ou autres boissons acidulées. Les sécrétions de tout genre doivent être favorisées , et sollicitées même par des moyens simples , lorsque la marche en est ralentie ou suspendue. Le sommeil et l'exercice doivent être sagement variés : on doit entretenir la gaieté , et éviter les trop vives émotions de l'âme. La pléthore est quelquefois telle , qu'elle exige des moyens plus actifs : alors on a retiré de grands avantages des bains tièdes , des pédiluves , des lavemens , des ventouses , des sangsues , et même de la saignée.

Des soins différens , une autre manière de vivre , conviennent à la femme douée d'un tempérament lymphatique. La fille ainsi constituée a besoin de tout ce qui ranime la nature , donne du développement au principe de la chaleur , relève l'action musculaire

Ainsi l'habitation sur des lieux élevés, exposés au soleil, au milieu d'un air sec, vif et agité; des vêtemens chauds sans être trop lourds; les bains froids dans une eau courante, dans la mer; des frictions sèches, des alimens toniques, excitans; un vin généreux, le thé, les boissons alcooliques, conviennent très-bien aux femmes lymphatiques. Il faut restreindre l'état du sommeil, faire prendre un exercice modéré: celui du cheval convient parfaitement à ce tempérament. Les sensations extérieures doivent être assez fortes pour donner l'éveil à une sensibilité obtuse et languissante; et cependant assez modérées pour ne pas jeter le trouble dans les fonctions nerveuses. C'est à ce tempérament que les emménagogues, sagement combinés, peuvent devenir utiles. Ainsi on donnera les infusions aromatiques et amères, telles que les fleurs de camomille, d'armoise, d'absinthe. Après ces moyens, on peut employer les préparations martiales, sous toutes les formes, tantôt simples, tantôt unies au quinquina: on donne le vin chalybé, les eaux minérales. On retire de bons effets des purgatifs d'aloès à petite dose. L'on en vient, dans quelques circonstances, à des remèdes plus énergiques, tels que la rhue, la sabine, l'électricité; mais ce n'est qu'avec beaucoup de circonspection qu'on doit se servir de ces remèdes extrêmement actifs.

Quand les obstacles et les retards de la menstruation dépendent d'une constitution nerveuse primitive, ou acquise par une mauvaise éducation, il faut faire respirer à la malade un air doux, mais tempéré, plutôt chaud que froid, et même un peu humide. Les vêtemens seront légers; les bains tièdes sont ici d'une nécessité absolue. On entretiendra avec soin toutes les sécrétions. Toute nourriture échauffante doit être sévèrement proscrite; il en est de même du café et de toutes espèces de liqueurs alcooliques. Si l'on permet l'usage d'un peu de vin, il doit être coupé avec de l'eau; et cette dernière, pure ou édulcorée avec un sirop, convient encore mieux. On doit surtout chercher à fortifier le système musculaire en captivant l'imagination de la jeune fille par une occupation de son goût, en variant ses exercices. Tous ces moyens diminuent la susceptibilité nerveuse, et solli-

citent un sommeil bienfaisant. On évitera tout ce qui peut imprimer de vives secousses au système nerveux. On la soumettra à l'usage du petit-lait, de l'eau de veau, de laitue. Si les symptômes devenaient alarmans, on devrait se permettre l'usage modéré des narcotiques.

Les jeunes personnes de ce tempérament sont ordinairement défiantes, jalouses, peu confiantes. Si le développement précoce de quelque amour désavoué était la cause du désordre, c'est à une mère tendre de prodiguer les plus douces consolations; elles seront plus efficaces que toutes les ressources de la pharmacie.

Nullis amor est medicabilis herbis.

OVIDE.

On a conseillé le mariage comme un stimulus très-puissant du système utérin : on ne doit cependant le permettre que dans le cas où la jeune personne jouirait d'une constitution assez forte, et que chez elle tous les organes seraient bien développés.

Je me suis borné dans cet aperçu au premier degré de l'aménorrhée; et lorsque aucun système en particulier n'a encore aucune altération caractérisée, les affections sans nombre qui peuvent être les suites de la rétention des règles, et dans le détail desquelles je n'ai pas dû entrer, ne doivent être regardées au commencement que comme symptômes; et le traitement, modifié suivant la nature de l'affection, doit toujours être dirigé vers la cause organique principale.

On voit souvent des affections très-graves, en apparence, céder comme par enchantement lorsqu'on parvient à déterminer les règles; mais lorsqu'un organe a éprouvé des altérations profondes, cette affection ne doit plus être regardée simplement comme un symptôme de rétention, et l'on ne doit pas se flatter de dissiper le mal par l'éruption menstruelle.

*Principiis obsta; sero medicina paratur,
Cum mala per longas invaluere moras.*

OVIDE.

HIPPOCRATIS APHORISMI

(Edente LORRY).

I.

Plurimæ quidem affectiones in pueris judicantur : aliæ in quadraginta diebus , aliæ in septem mensibus , aliæ in septem annis , aliæ ipsis ad pubertatem accedentibus. Quæ verò in pueris permanserint , neque solutæ fuerunt circa pubertatem , aut in feminis circa menstruorum eruptiones , diù perseverare solent. *Sect. 3, aph. 28.*

II.

Sanguine multo effuso , convulsio aut singultus accedens ; malum. *Sect. 5, aph. 3.*

III.

Mulieri sanguinem evomenti menstribus erumpentibus , solutio fit. *Ibid., aph. 32.*

IV.

Mulieri menstribus deficientibus è naribus sanguinem fluere , bonum. *Ibid., aph. 33.*

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

<i>Professeurs.</i>	M. LEROUX, Doyen.
	M. BOURDIER.
	M. BOYER, <i>Examineur.</i>
	M. CHAUSSIER.
	M. CORVISART.
	M. DEYEUX.
	M. DUBOIS.
	M. HALLÉ.
	M. LALLEMENT, <i>Examineur.</i>
	M. PELLETAN.
	M. PERCY.
	M. PINEL.
	M. RICHARD.
	M. THILLAYE, <i>Examineur.</i>
	M. DES GENETTES, <i>Examineur.</i>
	M. DUMERIL.
	M. DE JUSSIEU.
	M. RICHERAND, <i>Président.</i>
	M. VAUQUELIN.
	M. DESORMEAUX, <i>Examineur.</i>
	M. DUPUYTREN.
	M. MOREAU.
	M. ROYER-COLLARD.
	M. BÉCLARD.
	M. MARJOLIN.
	M. ORFILA.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions énoncées dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.